LA

QUESTION DES CLASSIQUES

RAMENÉE

A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION

PAR

M. L'ABBÉ J. GAUME

VICAIRE GÉNÉRAL DE NEVERS.

PARIS

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES

RUE CASSETTE, 4.

1852



Bibliothèque Saint Libère

http://www.liberius.net

Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits.



Cet ouvrage se trouve aussi :

A NEVERS, chez Laurent, libraire ;

A BESANÇON, chez Turbergue, libraire ;

A LYON, chez Girard et Josserand, libraires ;

A ROUEN, chez Fleury, libraire ;

A LILLE, chez Lefort, imprimeur-libraire ;

A VANNES, chez Lafolye, imprimeur-libraire ;

A TOULOUSE, chez Privat, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

LETTRE

DE SON ÉMINENCE

MONSEIGNEUR LE CARDINAL GOUSSET,

ARCHEVÊQUE DE REIMS,

A M. L'ABBÉ GAUME,

VICAIRE GÉNÉRAL DE NEVERS.

MONSIEUR LE VICAIRE GÉNÉRAL,

J'ai lu avec une attention toute particulière le travail que vous avez soumis à mon examen sous le titre : *La question des classiques ramenée à sa plus simple expression*. Vous ferez bien de le publier en faveur de ceux qui croient voir dans vos écrits ce qui n'y est pas. Il me paraît très-propre à dissiper une foule de préjugés et à porter la lumière dans

les esprits qui cherchent la vérité de bonne foi.

Continuez donc l'œuvre importante que vous avez commencée, respectant toujours, comme vous l'avez fait jusqu'ici, non-seulement ceux qui ne partagent pas vos opinions, mais encore, et principalement, ceux qui, faute de vous comprendre, semblent vouloir vous traiter comme on traite un novateur. J'en ai la confiance, après les contradictions et les difficultés, sans lesquelles le bien ne se fait jamais, on reconnaîtra la nécessité d'introduire, et un peu plus tôt ou un peu plus tard, on introduira, en effet, beaucoup plus largement qu'on ne l'a fait depuis longtemps, les auteurs chrétiens dans l'enseignement de la jeunesse. La religion et la société y gagneront, et les belles-lettres n'y perdront rien.

Recevez, Monsieur le vicaire général, la nouvelle expression de mes sentiments affectueux et dévoués.

† THOMAS, cardinal GOUSSET,

Archevêque de Reims.

Reims, 8 octobre 1852.

LA

QUESTION DES CLASSIQUES

RAMENÉE

A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION.

Dès le commencement de la controverse, qui a pris de si larges proportions, j'ai vu que plusieurs personnes comprenaient mal ma pensée. En vain tous mes efforts ont tendu à l'expliquer, soit dans les préfaces de la *Bibliothèque classique*, soit dans différentes réponses adressées aux journaux, soit enfin dans les lettres à Mgr l'évêque d'Orléans. Le malentendu continue, et entretient la vive polémique qui, sans cela, j'en ai la confiance, n'aurait pas lieu entre des hommes également animés du désir du bien et de l'amour de la vérité.

Pour le faire cesser autant qu'il dépend de moi, je vais de nouveau exposer ma pensée le plus clairement possible, et présenter un résumé succinct de la grande question qui s'agite. Les points suivants me semblent la renfermer dans son ensemble, dans ses principaux détails et dans son état actuel :

1° Origine de la thèse; 2° position de la thèse; 3° formule de la thèse; 4° adversaires de la thèse; 5° défenseurs de la thèse; 6° objections contre la thèse; 7° but de la thèse.

I

ORIGINE DE LA THÈSE.

La pensée de substituer, au moins en partie, les auteurs chrétiens aux auteurs païens dans l'enseignement de la jeunesse a été étudiée *sur le fait*, pendant les années 1828, 1829, 1830, où j'étais à la tête d'une maison d'éducation (1). Elle fut publiée au commencement de 1835. A cette époque, je ne connaissais ni la personne, ni les écrits des auteurs modernes de qui on a prétendu que j'ai reçu mes inspirations; ce qui, dans tous les cas, serait loin de prouver que la thèse est mauvaise. Dix ans plus tard, voyant, par différentes publications, et notamment par la *Lettre* si remarquable de Mgr l'évêque de Langres, adressée en 1845 aux *directeurs et professeurs de ses petits séminaires*, que l'opinion intelli-

(1) On me permettra de rapporter ici une circonstance qui pourra paraître minutieuse, mais qui nous donna beaucoup à penser à mes collègues et à moi. Un jeune enfant nous dit un jour : « Maman m'avait toujours dit qu'il n'y a qu'un Dieu ; mais j'ai vu dans l'*Appendix* qu'il y en a plusieurs. Quel est le bon ? est-ce Jupiter ? » Cette naïve confidence nous fit voir combien il est facile, et dangereux en même temps, de jeter l'incertitude dans ces faibles cerveaux.

J'ai compris, dès lors, tout ce qu'il y a de bon sens dans ces paroles de l'empereur Napoléon : « Voyez un peu la GAUCHERIE de ceux qui nous forment : ILS DEVRAIENT ÉLOIGNER DE NOUS L'IDÉE DU PAGANISME ET DE L'IDOLATRIE, parce que leur absurdité provoque NOS PREMIERS raisonnements et nous prépare à résister à la croyance passive. Et pourtant ils nous élèvent au milieu des Grecs et des Romains, avec leurs MYRIADES DE DIVINITÉS. TELLE A ÉTÉ POUR MON COMPTE ET A LA LETTRE LA MARCHE DE MON ESPRIT. J'ai eu besoin de croire, j'ai cru ; mais ma croyance s'est trouvée HEURTÉE, INCERTAINE, dès que J'AI SU RAISONNER, et cela m'est arrivé d'assez bonne heure, A TREIZE ANS. (*Mémorial de Sainte-Hélène*, t. II, p. 123.)

gente marchait dans le sens d'une réforme; voyant, d'ailleurs, que le mal augmentait ses ravages avec une rapidité effrayante, je me décidai à signaler de nouveau, avec toute l'énergie de ma douleur et de ma foi, ce qui, à mes yeux, comme aux yeux de beaucoup d'autres, est une des principales causes de nos malheurs (1). De là, le *Ver rongeur des sociétés modernes*.

II

POSITION DE LA THÈSE.

Ce que j'ai toujours demandé, ce que je demande encore, se réduit à trois choses, ni plus ni moins : 1° l'expurgation plus sévère des auteurs païens; 2° l'introduction plus large des auteurs chrétiens ; 3° l'enseignement *chrétien*, autant que cela est possible, même des auteurs païens (2). Telles sont mes prétentions. Tant qu'on n'aura pas prouvé qu'elles sont injustes ou exagérées, peu conformes à l'esprit du christianisme ou irrespectueuses envers l'Église, ma thèse restera debout. On pourra me trouver en défaut pour la forme, mais je croirai avoir raison pour le fond.

III

FORMULE DE LA THÈSE.

La thèse est exprimée par les deux propositions suivantes : 1° je n'exclus pas de l'enseignement les auteurs païens ; mais je ne veux pas qu'ils y tiennent la première

(1) *Ver Rong.*, p. 1, 2, 3, 4, 5, etc.; *id.*, p. 22.
(2) *Ver Rongeur*, p. 400 à 410 ; *Lettres à Mgr d'Orléans*, p. 20 à 73.

place (1) : 2° je demande que les auteurs chrétiens soient les classiques *exclusifs des enfants* jusqu'à la quatrième *inclusivement*.

Ce temps me paraît nécessaire pour bien des raisons, et entre autres : 1° pour apprendre convenablement la langue latine chrétienne, dont la connaissance, si utile en elle-même, est indispensable pour étudier avec profit les littératures anciennes ; 2° pour ne pas embarrasser la marche de l'enfant par l'étude simultanée de deux langues ; 3° pour nourrir plus fortement que jamais de christianisme nos jeunes générations, sorties de familles la plupart peu chrétiennes et destinées à vivre dans une société qui l'est encore moins ; 4° pour modifier sérieusement le caractère beaucoup trop profane, ou, comme parle le comte de Maistre, beaucoup trop *scientifique* de notre éducation publique, et prévenir ainsi les calamités prévues par l'illustre philosophe.

« Toutes les institutions humaines, dit-il, sont soumises à la même règle, et toutes sont nulles ou dangereuses si elles ne reposent sur la base de toute existence. Ce principe étant incontestable, que penser d'une génération qui a tout mis en l'air, et jusqu'aux bases mêmes de l'édifice social, en rendant l'éducation *purement scientifique?* Il était impossible de se tromper d'une manière plus terrible ; car tout système d'éducation qui ne repose pas sur la religion tombera en un clin d'œil, ou ne *versera que des poisons dans l'État* : la religion étant, comme l'a dit excellemment Bacon, l'aromate qui empêche la science de se corrompre... Si la *science* n'est pas

(1) *Ver Rong.*, p. 383-5 ; *Lettres à Mgr d'Orléans*, p. 7, 61, 232 ; *Prospect. de la Biblioth. des Classiq.*, p. 15 ; *Lettre à M. Landriot* ; *Univers*, 19 novembre 1851.

mise *partout à la seconde place*, les maux qui nous attendent sont incalculables : nous *serons abrutis* par la *science*, et c'est le dernier degré de l'abrutissement (1). »

Après la *quatrième*, les auteurs païens peuvent, toujours en supposant les réserves relatives à l'expurgation et à l'explication, être admis simultanément avec les auteurs chrétiens (2). Telle est mon opinion. Je la crois bien fondée ; mais, si vive que soit la manière dont j'ai pu la défendre, je n'ai la prétention de l'imposer à personne. C'est ma manière particulière de formuler le principe admis aujourd'hui par tout le monde, à savoir qu'*il y a quelque chose à faire*.

IV

ADVERSAIRES DE LA THÈSE.

Je l'avoue, j'ai le malheur de compter parmi mes adversaires, quoique avec des nuances marquées et à des degrés différents, d'éminents prélats, des prêtres vénérables, des catholiques zélés, dont tout le monde connaît le talent et admire la vertu.

Mais j'ai aussi l'insigne honneur d'avoir pour ennemis déclarés tous les journaux impies, voltairiens, universitaires et gallicans (3).

(1) *Princip. générat.*, etc., § 37, etc.

(2) *Ver Rong.*, p. 379-387 ; 390-395 ; *Lettres à Mgr d'Orléans*, 229-237 ; *Prospect. de la Biblioth.*, etc., p. 2.

(3) Le *Siècle*, les *Débats*, la *Revue de l'instruction publique*, la *Gazette de France*, le *Charivari*, etc., etc., etc.

V

DÉFENSEURS DE LA THÈSE.

Des prélats non moins éminents, des prêtres non moins vénérables, des catholiques non moins instruits et non moins zélés, soutiennent hautement dans leurs écrits et dans leurs discours la thèse que patronnent, avec autant de talent que de courage, les organes de la presse les plus dévoués au Saint-Siége. L'esprit *romain* des champions de la réforme de l'enseignement est si connu, que les journaux ennemis ne cessent de répéter que c'est bien moins une question de pédagogie qu'une question d'ultramontanisme (1). Plusieurs évêques, entre autres NN. SS. de Moulins et de Montauban, ont montré ce qu'il y a de vrai dans le jugement de ces journaux.

De ce que la thèse est attaquée et défendue par des évêques, par des prêtres, par des catholiques sincères, il résulte clairement qu'elle est *libre*, c'est-à-dire qu'elle ne rentre essentiellement dans aucun point défini par l'Église. Tant que l'infaillible oracle de la vérité n'aura pas prononcé, la discussion sera permise, et rien ne prouve mieux combien est grande la liberté d'opinions dont on jouit au sein du catholicisme.

VI

OBJECTIONS CONTRE LA THÈSE.

Il y a des objections de détail, des critiques littéraires plus ou moins minutieuses, dont on peut voir la solution

(1) Le *Siècle*, 28 juin, etc., etc.

et la réfutation dans le *Ver rongeur*, chap. XXVI. XXVII, XXVIII; dans les *Lettres à Mgr l'évêque d'Orléans*, lettres XXIII et XXIV, et dans plusieurs préfaces des classiques chrétiens (1) : on me permettra de ne pas y revenir. Quant aux autres, on voudra bien me permettre encore d'y répondre en peu de mots, attendu que toutes ont été déjà plusieurs fois réfutées avec des développements que ne comporte pas un simple exposé de la controverse (2).

Je passe sous silence les calomnies, les sarcasmes, les paroles pénibles, les insinuations malveillantes, les qualifications injurieuses dont j'ai été l'objet. Aucun mot, aucune personnalité de ma part ne les ayant provoqués, ils sont pour moi le premier bénéfice de la lutte. Aussi je ne m'en plains pas; mais j'ai peine à m'expliquer que des livres classiques et une méthode d'enseignement dont le but est entièrement favorable à la cause de la foi et des bonnes mœurs soient devenus, de la part de certaines personnes, l'objet d'une réprobation non moins éclatante et presque aussi sévère que s'il était question de systèmes impies ou de livres immoraux.

Excepté la *courageuse* assertion d'un très-petit nombre d'adversaires qui prétendent que l'enseignement actuel est irréprochable, que les auteurs chrétiens et les auteurs païens y tiennent la place qui convient, je ne connais, de la part des catholiques, aucune objection contre la thèse elle-même. L'attaque porte tout entière contre

(1) Je dirai seulement en passant que la première note du premier volume de la *Biblia parvula*, sur l'emploi de *super* avec l'accusatif et avec l'ablatif, est moins dénuée de fondement que certaines personnes ne l'ont prétendu. Le Dictionnaire latin de Noël, le plus classique de tous, dit en propres termes : « *Super*, prép. qui gouverne l'accus. quand il y a mouvement, et l'abl. quand il n'y en a pas. » (Sept. édit.)

(2) Voir les endroits et les ouvrages indiqués ci-dessus.

la formule et la défense de la thèse. Ici les objections se divisent en trois classes : les objections *littéraires*, les objections *historiques*, les objections *religieuses*.

Relativement au but que je me propose en ce moment, je pourrais me dispenser de répondre aux objections des deux premières catégories. On peut se tromper en littérature et en histoire sans cesser d'être bon catholique ; à plus forte raison sans mériter des anathèmes et des censures. Néanmoins, sous ces rapports secondaires, je crois devoir donner quelques éclaircissements.

VII

OBJECTIONS LITTÉRAIRES.

Les littérateurs disent : « Votre thèse, telle qu'elle est formulée, tue les belles-lettres grecques et latines ; avec elle on ne peut apprendre le latin; ou du moins nous ne saurons plus qu'un latin barbare. »

VIII

PREMIÈRE RÉPONSE.

1° « Ma thèse tue les belles-lettres grecques et latines. »

Aujourd'hui, parmi nous, les belles-lettres grecques et latines sont fort malades. Nous ne savons plus guère le grec antique ni le latin antique. A part les exceptions, je crains fort qu'il n'en soit de même, toute proportion gardée, dans la plus grande partie de l'Europe. Pour la France, tout le monde l'avoue, hélas! et presque tout le

monde le prouve. C'est un fait que signalent hautement mes plus illustres adversaires et les plus savants professeurs de l'Université (1).

« Le pays de l'Europe, dit M. Lenormant, où le culte de l'antiquité est le plus affaibli, le plus prêt à s'éteindre, c'est la France. Le dicton des écoles du moyen âge trouve à s'appliquer sans restriction chez nous : *Græcum est, non legitur*. Quant au latin, s'il y a *deux cents* personnes à Paris et *cinq cents* dans la France qui en lisent pour leur plaisir, c'est beaucoup dire. Tout ce qui s'imprime témoigne de l'ignorance des textes anciens et des règles les plus simples de la critique (2). »

Qui a réduit les lettres anciennes à ce triste état? A coup sûr ce n'est pas moi ; ce n'est pas ma thèse ; ce ne sont pas les auteurs chrétiens. Quelle place ont-ils occupée, depuis trois siècles, dans nos établissements d'instruction publique? Quelle influence fâcheuse ont-ils pu exercer sur la culture des lettres anciennes? L'emploi qui en sera fait ne ruinera donc pas la littérature païenne. Si donc les belles-lettres latines et grecques n'ont rien à gagner dans la réforme que je propose, convenez qu'elles n'ont du moins rien à perdre.

Je vais plus loin, et qu'on me permette de demander qui restaurera parmi nous la *belle littérature des siècles d'Auguste et de Périclès ?* L'étude assidue, exclusive, des auteurs païens ! Mais cette étude peut-elle être plus assidue, plus exclusive, qu'elle l'a été depuis la Renaissance?

(1) *Ver rong.*, p. 396 et suiv.; *Lettres à Mgr d'Orl.*, p. 218 et suiv.; voir l'ouvrage de M. Thiesch, professeur à l'Université de Munich, sur l'*État actuel de l'instruction publique dans l'ouest de l'Allemagne, en Hollande, en France, etc.*; 1838.

(2) *De l'Enseign. des langues anciennes*, p. 28. Paris, 1845.

Peut-elle être plus générale, plus ardente, plus enthousiaste? N'a-t-elle pas été faite par l'élite de la jeunesse, dirigée par l'élite des professeurs? N'en avons-nous pas fait la base de l'instruction, la porte des carrières libérales, le chemin du pouvoir et de la fortune? N'avons-nous pas trempé autant que nous avons pu, et peut-être plus que nous n'aurions dû, les générations lettrées aux sources vives du génie antique, du beau antique, du grec et du latin antiques? Aurions-nous le pouvoir de faire plus, ou la prétention de faire mieux?

Mais, si l'étude assidue, exclusive, longue, obligatoire, des auteurs païens, n'a pu conjurer ni la décadence, ni la ruine des lettres païennes, par quel prodige cette étude réparera-t-elle, aujourd'hui surtout, un désastre qu'elle n'a point empêché?

Je puis me tromper, mais je suis profondément convaincu qu'en littérature, comme en tout le reste, nous sommes punis par où nous avons péché. Dans l'art, dans la philosophie, dans la politique, nous avons, autant que nous l'avons pu, banni l'élément chrétien: vous savez ce qui en est résulté. Nous avons tenu la même conduite dans l'étude des lettres et des langues anciennes; et, sous ce rapport, vous voyez où nous en sommes. De là cette conclusion: ou il faut dire que les lettres anciennes sont à jamais perdues pour nous; ou il faut avouer que, s'il reste un moyen de les restaurer au degré voulu par la Providence, c'est de faire pour la régénération de la littérature ce qu'on fait avec succès pour la régénération de l'art: *introduire largement l'élément littéraire chrétien dans l'enseignement;* en d'autres termes, appliquer le moyen que je propose et que mes adversaires rejettent.

IX

SECONDE RÉPONSE.

2° « Avec votre système on ne peut plus apprendre le latin. »

J'ai le malheur de croire absolument le contraire. Ma conviction sera, je l'espère, celle de bien d'autres, si on se reporte à la véritable cause de la décadence, que je déplore autant que personne.

Notre ignorance progressive des langues anciennes, et particulièrement du latin, est attribuée par quelques-uns au rôle très-secondaire que joue parmi nous la langue latine, au discrédit dans lequel elle est tombée depuis qu'elle a cessé d'être exclusivement la langue savante, à l'espèce de proscription dont elle a été frappée par quelques philosophes et par les démagogues du dernier siècle.

Ces causes peuvent avoir une certaine influence. Toutefois, il n'est pas moins vrai que, depuis la Renaissance, depuis la proscription et le discrédit dont on parle, l'élite de la jeunesse française et européenne passe *huit ou dix ans* à étudier le latin que lui enseigne l'élite des professeurs. Il n'est pas moins vrai que, depuis fort longtemps, la connaissance, au moins imparfaite, du latin est, parmi nous, la première condition du baccalauréat, et le baccalauréat est la porte obligée des carrières libérales. Ni les moyens ni les motifs d'apprendre le latin n'ont donc manqué.

Et pourtant les chiffres officiels établissent que, sur *huit cents jeunes gens* si intéressés à posséder cette langue, il en est *sept cent cinquante* qui, après huit ans

d'études, ne la possèdent pas au degré voulu pour faire une simple version d'une page, et de laquelle dépend leur avenir! Cela étant, la solution indiquée plus haut ne résout pas le problème. Elle peut expliquer, si l'on veut, pourquoi on oublie le latin quand on l'a su; mais elle n'explique pas pourquoi on ne l'a jamais appris.

Les faits, d'ailleurs, la rendent inadmissible. Avant les philosophes du dernier siècle, avant les contempteurs et les proscripteurs officiels du latin, nous étions déjà tombés dans une grande ignorance de cette langue. Il y a *cent cinquante ans* que les plus habiles professeurs eux-mêmes étaient déjà soupçonnés de ne savoir que très-imparfaitement l'idiome du siècle d'Auguste. Vers le commencement du dernier siècle, un jésuite célèbre, le P. Judde (1), traçant des règles de conduite aux savants professeurs de sa compagnie, leur disait : « Quelques régents prennent un livre français et le dictent pour thème à leurs écoliers; cela est pitoyable. *Possèdent-ils jamais assez les deux langues* pour venir à bout d'un pareil ouvrage? aussi nous le rendent-ils *mot à mot*, contents, pourvu qu'il n'y ait pas de *solécismes*. Et vous-MÊMES, pouvez-vous leur donner un THÈME CORRIGÉ QUI VAILLE QUELQUE CHOSE, à moins que vous n'y mettiez un *temps considérable?* Vos écoliers et les gens d'esprit ne diront-ils pas, *avec raison*, que c'est l'*ignorance* qui vous empêche de le risquer (2)? »

Ainsi, des jeunes gens incapables, lorsqu'ils écrivent en latin, de faire autre chose que du français *mot à mot;* des professeurs incapables, à moins d'y mettre beau-

(1) Le P. Judde était né en 1661.
(2) *Œuvr. spirit.*, t. VI, p. 65.

coup de temps, de faire une page de latin qui *vaille quelque chose* : voilà ce qu'on pensait, il y a plus de cent ans, et des écoliers les mieux cultivés et les maîtres les plus habiles en fait de latin. L'explication qu'on donne de l'ignorance actuelle est donc insuffisante.

Pour trouver la vraie raison du mal, il faut creuser plus avant. Écoutez : dans toute étude, le bon sens veut qu'on procède du plus facile au plus difficile ; comme en philosophie et en mathématiques, on part du connu pour arriver à l'inconnu. Or, depuis la Renaissance, nous suivons la marche inverse, et nous commettons, ce semble, deux énormes contre-sens :

1° Au lieu de commencer par le latin chrétien, incontestablement le plus facile et le plus attrayant, nous commençons par le latin païen. Or, pour la forme, le latin païen est une langue elliptique et transpositive, c'est-à-dire presque sans rapport avec le génie de notre langue maternelle, essentiellement claire et analogue. De là, des difficultés, sans cesse renaissantes, pour le jeune enfant, que désoriente une pareille étude. Pour le fond, le latin païen est la langue d'une société au-dessus de laquelle nous sommes élevés, nous chrétiens, à une hauteur presque infinie.

Quand donc le pauvre enfant s'est évertué à vaincre les difficultés de la forme, quelle récompense trouve-t-il de son pénible labeur? La futilité, la vanité, l'inutilité du fond. En thèse générale, qu'y a-t-il en effet, pour me servir des paroles de saint Jérôme, dans les auteurs païens? *Nulla saturitas veritatis, nulla refectio justitiæ... Fames veri et virtutum penuria* (1). Et il faut que l'enfant chré-

(1) *Ad Damas, de prob. fil. opp.*, t. IV, 153.

tien étudie cela pendant sept ans ! On conçoit facilement qu'il n'y ait pas d'occupation plus rebutante, parce qu'il n'y en a pas de plus stérile pour une âme baptisée. Ennui, dégoût, insuccès, voilà ce qu'elle doit produire. M. Lenormant lui-même signale hautement ce fait, connu aussi bien des maîtres que des élèves : « L'antiquité, dit-il, ne se présente à l'imagination que sous la forme de ces *abominables* livres de classe, source d'*ennuis* et de *pensums*, qu'on a labourés à *contre-cœur* pour parvenir au grade de *bachelier ès lettres*. On prétend que le grand dauphin, le jour où il quitta son précepteur (c'était Bossuet, ni plus ni moins), ferma le dernier livre qu'il eût encore sur sa table en jurant qu'il n'en rouvrirait plus un seul de sa vie, et l'on assure qu'il tint parole. C'est là l'histoire du *plus grand nombre* des jeunes gens qui quittent le collége. Quand on a passé son examen, on fait mieux que de fermer pour la dernière fois ses livres de classe : on en compose un feu de joie (1). »

Relativement à nous, l'étude de la langue latine païenne est donc très-difficile et très-ingrate, surtout pour un enfant.

2° Non-seulement nous donnons pour premier, pour unique objet d'études la langue latine païenne, mais, dans cette langue, nous choisissons la partie la plus difficile, je veux dire la langue savante, la langue de l'éloquence, de l'histoire et de la poésie. Nous avons la prétention d'apprendre à *parler* le latin comme Cicéron, Salluste ou César l'*écrivaient*.

C'est là, je ne crains pas de le dire, une entreprise de géants. On ne ressuscite pas plus la langue d'un peuple

(1) *De l'Enseign. des langues anciennes*, p. 28. 1845.

qu'on ne ressuscite ce peuple lui-même. La raison en est bien simple. La langue d'un peuple n'est pas dans les mots qui la composent; elle est dans l'emploi et dans l'agencement des mots. Cet emploi, cet agencement, procèdent du *génie*, c'est-à-dire de la manière particulière de penser, de juger, de sentir, du peuple auquel la langue appartient. Pour *bien* comprendre, à plus forte raison pour parler et pour écrire l'idiome des Romains, il faudrait donc avoir le *génie* des Romains, il faudrait être Romain. Excepté par exception, tout le monde convient que cela n'est pas possible. Pourtant, sans cela, que ferons-nous en écrivant ou parlant leur langue? Un calque, un thème, *contents, pourvu qu'il n'y ait pas de solécismes.*

Si, au lieu de prendre les choses à rebours, on avait suivi cette double donnée du plus simple bon sens, à savoir : 1° que la langue latine chrétienne étant la mère de notre langue maternelle, et offrant par cela même beaucoup moins de difficultés et pour le fond et pour la forme, il fallait commencer par là l'étude du latin; 2° que, dans l'étude de cette langue, il fallait débuter par la partie la plus facile, c'est-à-dire la langue de la conversation, certainement on aurait obtenu des succès réels, ou bien il faut déclarer que la connaissance du latin est pour nous chose absolument impossible.

Afin de remédier au mal que je déplore, mais que je n'ai pas fait, je présente dans la *Biblia parvula* et dans les *Actes des martyrs* la langue latine par son côté le plus accessible. En effet, d'une part, rien n'est plus conforme au génie de notre langue, par conséquent n'est plus facile, que le latin de la Vulgate dans les livres historiques, dégagés surtout, comme nous l'avons fait, de toutes

les difficultés tant soit peu sérieuses. D'autre part, les *Actes des martyrs* sont des modèles infiniment précieux de la langue parlée des Romains (1).

X

DÉVELOPPEMENT DE LA MÊME RÉPONSE.

« Oui ; mais, dit-on, ces classiques ne sont pas assez parfaits ; le premier surtout manque de correction. »

Plusieurs fois déjà j'ai répondu à cette difficulté (2). Ne pouvant que me répéter, j'aime mieux donner la parole à un homme qui, sur ce point, ne saurait être suspect. Chose remarquable ! il se trouve qu'ici un de mes plus ardents adversaires devient mon plus intrépide défenseur.

Après avoir dit exactement comme moi qu'il faut commencer par le latin chrétien, M. Lenormant, ancien professeur au collége de France, fait aux contradicteurs cette vigoureuse réponse : « ... Les fidèles gardiens de la *pureté classique* s'effrayeront de l'initiation au grec et au latin par l'Évangile et le *livre de messe;* ils craindront que l'impression d'un style considéré comme barbare et corrompu ne demeure ineffaçable... Quant à l'infériorité du latin ecclésiastique et du grec de l'Évangile, l'idée qu'on s'en fait habituellement *est une tradition de la Renaissance*, qui a exagéré une idée juste en elle-même. Si le latin et le grec de l'Église se ressentent de la décadence littéraire au milieu de laquelle ils se sont produits, ils

(1) Voir le développement de toute cette réponse dans la préface du tome III des *Actes des martyrs.*

(2) Préface du tome I de la *Bibl. parv.; Ver rong.*, p. 379-385, etc.

possèdent au moins l'avantage de la *vie* et du *rajeunissement*. Il y a certainement *plus de profit à aborder au début* et à *suivre longtemps* des écrits peu élégants et quelquefois incorrects, mais rédigés sous l'inspiration d'une pensée simple et juste, que de *se traîner sur des formules laborieusement épurées*, et qui ne recouvrent qu'imparfaitement un fonds *sans réalité et sans vie*.

« Si les *écrits sacrés* manquent d'une certaine fleur littéraire, ils *respectent les lois de la grammaire*, et la logique du discours est irréprochable. On peut s'en servir *avec autant d'avantage que des plus parfaits modèles de l'antiquité profane*, pour passer de la construction à l'analyse, et de l'analyse à la construction... Et si, quand l'esprit des enfants aura reçu des impressions justes et durables sur les principes du langage, il s'y joint le souvenir de quelques locutions vicieuses et qu'un goût délicat désavoue, je ne pense pas que ce puisse être une tâche bien pénible pour le professeur d'humanités que de faire disparaître ces légères imperfections... *Je considère comme absolument sans importance les petits inconvénients* que cet enseignement pourrait produire (1). »

Qu'ai-je dit autre chose (2)?

Quant à l'infériorité du latin chrétien, j'espère que M. Lenormant, de plus en plus *affranchi des traditions de la Renaissance*, partagera un jour mon opinion, qui est celle de bien d'autres, en particulier de M. le comte de Montalembert, qui la formule en ces termes : « J'ai exprimé les mêmes pensées que vous sur la *supériorité* et l'*originalité* de l'art, de la science, de la poésie catho-

(1) *De l'Enseignement des langues anciennes*, p. 73, 74.
(2) *Préf. de la Bibl. parv.*, t. I.

lique, et spécialement de ce *latin chrétien*, créé par les Pères de l'Église, et si admirablement adapté à tous les ins intellectuels par les écrivains du moyen âge... Dans trente ans peut-être on rira du chrétien qui hésitera à mettre, SOUS TOUS LES RAPPORTS, les Pères et les grands écrivains du moyen âge *au-dessus des auteurs classiques* et de leurs imitateurs modernes (1). »

XI

JUSTIFICATION, PAR LES FAITS, DE LA MÊME RÉPONSE.

Ma thèse, qui, sur ce point, est aussi celle de M. Lenormant, peut se justifier non-seulement par le raisonnement, mais encore par les faits. En France, deux classes de personnes apprennent les langues étrangères. Les jeunes gens qui les étudient dans les colléges et les petits séminaires à l'aide de grammaires, de dictionnaires, de livres classiques d'une correction et même d'une élégance irréprochables. Indépendamment des devoirs à faire en particulier, plusieurs heures chaque semaine, pendant trois ou quatre ans, sont exclusivement consacrées à l'étude de ces langues. Les jeunes gens ont des motifs sérieux de les apprendre : elles sont l'objet de leurs examens et quelquefois la condition obligée de leur admission dans certaines carrières. Quel est le résultat de cette longue étude, faite dans les bons auteurs, suivant les bonnes règles et les bonnes traditions? Aucun élève ne sait ni l'anglais ni l'allemand.

La seconde classe se compose d'enfants de familles aisées, auprès desquels on place des *Bonnes* anglaises

(1) *Lettre du 25 octobre* 1851.

ou allemandes. Ces domestiques ne connaissent pas, à coup sûr, la belle littérature de leur pays: elles ne parlent pas même leur langue avec une grande correction grammaticale. Les parents sensés ne s'en effrayent point; ils savent parfaitement que la lecture des bons auteurs, le contact avec des personnes instruites, quelque étude de la grammaire, qu'on fera plus tard, corrigeront sans peine ces défauts peu importants. Leurs prévisions ne sont pas trompées. Au bout de quelque temps, *sans larmes et sans fouet*, comme dit Montaigne, les enfants comprennent et parlent la langue de leurs *Bonnes;* ils sont même les seuls parmi nous qui, sans sortir de France, entendent et parlent les langues vivantes.

Eh bien! je demande qu'on suive, quant au fond, dans l'étude du latin, cette méthode si rationnelle et si bien justifiée. Je demande qu'on donne aux *enfants* des classiques chrétiens, incontestablement plus faciles que les classiques païens; parmi les livres chrétiens, je choisis les plus aisés et les plus agréables. Au lieu de passer huit ou dix ans à apprendre le grec et le latin, *qu'il ne sait pas*, je soutiens qu'en suivant cette marche l'enfant sera de bonne heure maître de ces langues, et parfaitement préparé à étudier, à comprendre Cicéron, Virgile, Homère, s'il a le goût ou le besoin de se livrer à la culture des lettres anciennes. S'il s'arrête dans la carrière, il lui restera toujours de l'étude des auteurs chrétiens, avec la connaissance de la langue de l'Église, sa mère, un trésor de vérités utiles, que ne fournissent pas les classiques païens (1).

C'est donc bien gratuitement, pour ne rien dire de

(1) *Ver Rong.*, p. 379, 380, 381; *Lettres à Mgr d'Orléans*, p. 55, 56, 57; *Préf.*, t. III, *Act. des martyrs*.

plus, qu'on repousse *a priori* les auteurs chrétiens de l'enseign ent élémentaire des langues anciennes.

XII

TROISIÈME RÉPONSE.

3° « Avec tout cela, ajoute-t-on, nous ne saurons plus qu'un latin barbare; nous serons inférieurs aux autres peuples, et les Congrégations romaines prendront nos prêtres en pitié. »

La langue latine chrétienne n'est pas plus barbare que l'art chrétien. Donner pour modèles classiques les écrivains qui l'ont parlée avec le plus d'élégance, ce n'est donc pas plus nous ramener à la barbarie littéraire qu'on ne nous y ramène, sous le rapport artistique, en nous présentant pour types du beau les chefs-d'œuvre de l'art chrétien.

Vous parlez d'infériorité dans l'avenir; il serait mieux de chercher le moyen de nous relever de notre infériorité présente: *le pays de l'Europe où le culte de l'antiquité est le plus affaibli, c'est la France.* Sous le rapport littéraire, nous ne reprendrons le rang qui nous convient parmi les peuples qu'en changeant le système d'enseignement qui nous l'a fait perdre. Je ne sais ce que pensent de notre *latin actuel* les habiles Congrégations romaines; mais on peut répondre qu'elles ne seraient tentées ni de prendre nos prêtres en pitié, ni de nous traiter de barbares en fait de latin, si nous parlions, si nous écrivions dans toute sa pureté l'idiome de saint Léon, de saint Grégoire ou de saint Bernard.

XIII

OBJECTIONS HISTORIQUES.

Les historiens attaquent la formule de la thèse, en disant : « Exclure les auteurs païens jusqu'à la quatrième *inclusivement*, c'est innover ; c'est rompre la tradition de toutes les écoles du moyen âge et au delà ; c'est laisser trop peu de place aux auteurs païens. »

Afin de combattre avec succès la formule de ma thèse sur ce point, il ne sert de rien de se mettre en frais d'érudition pour prouver, *ce que je n'ai jamais contesté* (1), en distinguant toutefois les *enfants* des *jeunes gens*, que les auteurs païens ont été admis, *plus ou moins*, dans les écoles chrétiennes ; il ne suffirait même pas, en citant des exceptions, de montrer que je me suis trompé sur l'interprétation de quelques textes ou sur l'appréciation de certains faits, il faut établir :

1° Qu'aux époques antérieures à la Renaissance l'usage *général* et *constant* était de *commencer* l'étude du latin par les auteurs païens ;

2° Que l'esprit général de l'Église et des Pères était *favorable* à l'étude de ces auteurs par les *enfants* (2) ;

3° Que leurs ouvrages étaient *remis* entre les mains des enfants (3) ;

4° Qu'on les étudiait *à peu près exclusivement* pendant huit ou dix ans (4) ;

(1) *Ver Rong.*, p. 37, 81 : *Lettres à Mgr d'Orléans*, p. 141 et suiv.
(2) *Lettres à Mgr d'Orl.*, p. 142.
(3) *Id.*, 81 et suiv.
(4) *Id.*, p. 82 et suiv.

5° Qu'on les étudiait *dans le même esprit* qu'on le fait aujourd'hui (1);

6° Que, tout compensé, la place que je laisse aux auteurs païens est *moins considérable* que celle qu'ils occupaient dans l'enseignement avant la Renaissance;

7° En supposant que j'amoindrisse cette place, comme il s'agit ici d'une affaire de discipline, variable avec les circonstances, il faut prouver que, dans les temps actuels, où la foi manque partout, et après les terribles expériences que nous avons faites, *réduire la place des auteurs païens plus qu'elle ne l'était dans les siècles meilleurs, et cela au profit des auteurs chrétiens*, serait une rupture *coupable* avec la tradition des écoles anciennes, une innovation *funeste* à la religion et à la société.

Le jour où ces différentes propositions me seront démontrées, j'avouerai mon erreur sur ce point secondaire de la question; jusque-là on voudra bien ne pas trouver étrange si je m'effraye peu des plus savants ouvrages publiés contre moi.

XIV

OBJECTIONS RELIGIEUSES.

Les objections religieuses se formulent ainsi : « Vous exagérez en donnant aux classiques païens une influence morale qu'ils n'ont pas; ayez de bons professeurs, et vous ferez des chrétiens avec Ovide comme avec saint Grégoire. Mettre la Bible entre les mains des enfants, et surtout la prodiguer comme vous le faites, n'est-ce pas aller contre les intentions de l'Église? Attaquer le système actuel d'enseignement, tel qu'il est suivi partout

(1) *Lettres à Mgr d'Orl.*, 141 et suiv.

depuis trois siècles, c'est attaquer les ordres religieux, c'est manquer gravement de respect à l'Église. Ces idées de réforme sont la queue d'un système philosophique, naguère condamné par le Saint-Siége. Vous êtes au moins un téméraire, et, par la discussion qu'elle soulève, votre thèse est inopportune et bonne seulement à réjouir les ennemis de la religion. »

Voilà bien, sans exception et dans toute leur force, les objections de la troisième catégorie : plusieurs fois déjà, par d'autres et par moi, toutes ont été réfutées ; néanmoins, armons-nous de patience, et de nouveau voyons quelle en est la valeur.

XV

PREMIÈRE RÉPONSE.

1° « Vous exagérez en donnant aux classiques païens une influence morale qu'ils n'ont pas. »

Jamais je n'ai dit, comme on l'a imprimé, qu'Homère et Virgile étaient la cause de *tout* le mal qui est dans le monde (1). J'ai soutenu que l'étude assidue, exclusive, enthousiaste, des auteurs païens est une des *principales* causes des maux dont nous souffrons. En cela, je suis d'accord avec les hommes les plus éminents et les plus expérimentés. On peut voir leurs nombreux témoignages dans le *Ver rongeur*, p. 107 à 116 ; 119 à 121, ainsi qu'au chapitre XVII[e] jusqu'au XXV[e] du même ouvrage ; dans les *Lettres à Mgr d'Orléans*, p. 23 et suivantes ; p. 90, 93, 120, 121, 233, etc., etc.

Afin d'éviter les redites, je me contenterai de rapporter un passage non encore cité de l'illustre P. Possevin :

(1) *Ver rongeur*, p. 22, etc., etc.

« **Ames bénies, s'écrie-t-il, voulez-vous sauver et renouveler votre république? Voulez-vous la rendre plus florissante, plus forte que jamais? Voulez-vous qu'elle serve de modèle aux plus grands États de l'Europe? Portez sans délai *la cognée à la racine du mal*, bannissez de vos écoles les *auteurs païens, professeurs d'obscénités et d'impiétés*, qui, sous le vain prétexte d'enseigner à vos enfants la *belle langue latine*, leur apprennent la langue de l'enfer. Est-ce donc que Virgile et Cicéron sont nécessaires au monde? et, depuis qu'on s'est mis à les étudier avec fureur, voit-on beaucoup de Virgiles et de Cicérons?...**

« Ecoutez, frères bien-aimés, les paroles de nos maîtres dans la foi... » Ici l'éloquent orateur cite les passages de saint Augustin, de saint Basile, de Clément d'Alexandrie, passages que j'ai cités moi-même, et *auxquels on n'a jamais répondu ;* puis il ajoute : « Je pourrais appeler ici une nuée d'autres témoins de toutes les parties du monde, faire parler les saints les plus éminents ; mais ce que j'ai dit suffit. Toutefois, je ne puis omettre que *les païens eux-mêmes*, et Platon en particulier, bannirent de leur république les livres qui traitent des *infamies* des *Dieux*, ou qui rapportent des *choses obscènes :* ET LES CHRÉTIENS NE CRAIGNENT PAS DE LES METTRE ENTRE LES MAINS DE LEURS ENFANTS!

Qu'on ne croie pas que le célèbre Jésuite parle des auteurs païens *non expurgés*. Non, il les signale tels qu'ils étaient et tels qu'ils sont encore aujourd'hui entre les mains des élèves dans les maisons d'éducation. Celui qu'on est convenu d'appeler *le chaste* est l'objet particulier de ses énergiques mais très-solides dénonciations. Il dit : « Sénèque parlant d'Homère ne s'écrie-t-il pas : *Quid ex eis metum demit, cupiditatem eximit, libidinem fre-*

nat? Quel vers d'Homère a jamais banni la crainte, diminué l'ambition, mis un frein à la volupté? A l'exemple de Sénèque, je demanderai à mon tour : Quelle leçon de vertu a-t-on jamais recueillie des églogues de Virgile? à moins qu'on appelle vertus les abominations qu'il chante dans des vers impies et obscènes tel que celui-ci : *Formosum pastor Corydon ardebat Alexim ;* vertus, la sacrilége application qu'il fait à des hommes des vers prophétiques de la sibylle de Cumes, annonçant le Rédempteur du monde ; vertus, l'invocation des faux Dieux, pour la destruction desquels les saints et les amis du vrai Dieu ont sacrifié leur vie ; vertus et leçons de vertus, de savoir qu'Énée est fils de Vénus et d'Anchise ; qu'il emporte avec lui les idoles et les honteux pénates de Troie : qu'il épouse Didon, femme de Sichée ; que, décoré du nom de pieux, il sacrifie des victimes humaines ; qu'il verse comme l'huile le sang des héros pour activer les flammes d'un bûcher ; qu'il descend en enfer et en revient librement, comme si, ô patience de mon Dieu ! il était permis de présenter le dogme des peines éternelles sous le voile d'une fable, pour le rendre lui-même fabuleux et entrer ainsi dans les vues du démon, qui, au jugement des saints, n'a pas d'autre intention ; vertus enfin et leçons de vertus, le meurtre de Turnus, qui, se rendant prisonnier, reçoit la mort en échange de la vie qu'il demande (1) ! »

Je ne puis mieux terminer cette réponse qu'en rappelant l'opinion de Mgr l'archevêque de Bordeaux, dont la parole a ici une autorité particulière : « Il est *certain*, dit-il, que, depuis longtemps, la part faite à la Religion dans l'éducation a laissé trop à désirer, et que ce défaut

(1) *Ragion.*, p. 1.

a été la *source des vices qui affligent la société*. Il est *certain* encore que ce mal remonte *très-haut*, et que le culte *presque exclusif* que, à une certaine époque, on rendait à la beauté des formes et de l'expression, porta une *profonde atteinte* à la direction chrétienne de l'éducation (1). »

Ai-je besoin de citer encore le jugement d'un prélat non moins éclairé : « .... La jeunesse s'est passionnée pour l'étude des productions du paganisme... de l'admiration des *paroles* elle est arrivée à celle des *pensées* et des *actions*... Croit-on que de pareils enseignements, devenus *unanimes* et *continuels*, ne devaient pas à la longue faire *baisser* le sentiment de la foi, *surexciter* démesurément l'orgueil et préparer les voies *à ce rationalisme effronté* qui en est venu à n'adorer que lui-même (2)? »

Voilà ce qu'ont pensé, ce que pensent encore, les personnages les plus graves, de l'influence désastreuse des classiques païens. Et l'histoire, qu'en dit-elle?...

XVI

SECONDE RÉPONSE.

2° « Ayez de bons professeurs, et vous ferez des chrétiens avec Ovide comme avec saint Grégoire. » — Très-bien ; mais encore faut-il en avoir. Or, l'étude obligée, l'enseignement long et sérieux des auteurs chrétiens empêcheront-ils d'en former? Pense-t-on que saint Augustin, saint Bernard, les *Actes des martyrs*, ne seraient pas un

(1) Lettre du 5 juillet 1852.

(2) *Lettre de Mgr l'évêque de Langres*, 1845.

peu meilleurs, pour donner la connaissance de la Religion et développer le sens chrétien, que les *Métamorphoses* d'Ovide, les *Odes* d'Horace ou les *Fables* de Phèdre?

De bons professeurs! — Je n'ai jamais nié l'influence des maîtres; mais je prétends qu'on ne saurait contester l'influence des livres, surtout si, comme dans le cas présent, ces livres sont la nourriture obligée de l'enfant et l'objet de son admiration pendant des années entières.

Avec de bons professeurs, tout est gagné! — Cette objection revient à dire : Voulez-vous apprendre à jouer d'un instrument, prenez-en un de tout autre genre. Pourvu que vous ayez un maître habile, vous êtes sûr de réussir : l'instrument n'est rien, ou presque rien; l'homme est tout.

Entendue dans le sens rigoureux des adversaires, cette objection me paraît constituer, contre les ordres religieux et le corps ecclésiastique, une injure réelle et bien autrement grave que toutes celles qu'on me reproche si injustement de leur avoir adressées. Depuis la Renaissance jusqu'à la fin du dernier siècle, par qui a été donné l'enseignement dans les colléges et dans les universités de l'Europe catholique? N'est-ce pas à peu près exclusivement par le clergé et les ordres religieux? Maîtres du monde par l'éducation, qui, suivant mes plus chaleureux antagonistes eux-mêmes, est la cause la plus influente du bien et du mal, qu'ont-ils empêché?...

Est-ce que, depuis trois siècles, l'Europe catholique n'a pas marché d'un pas de plus en plus rapide dans la voie de la corruption, de l'incrédulité, de l'indépendance, pour aboutir à la Révolution française, la *traduction littérale de nos études de collége*, et le plus grand

cataclysme moral qu'on connaisse ; puis, de là à ce que nous voyons (1)? D'où il faut conclure que tant de prêtres et de religieux voués à l'enseignement n'étaient pas, du moins en majorité, de bons professeurs, des professeurs chrétiens ; ou que l'influence des livres classiques est beaucoup plus réelle qu'on ne veut le dire.

XVII

TROISIÈME RÉPONSE.

3° « Mettre la Bible entre les mains des enfants, et surtout la prodiguer comme vous le faites, n'est-ce pas aller contre les intentions de l'Église ? »

Ici, je pourrais me contenter d'une négation absolue : je ne mets pas la *Bible* entre les mains des enfants ; je ne leur en donne que des *extraits*, ce qui est fort différent. Voyons si, en cela, je vais contre l'esprit et les règles de l'Église.

1° L'Église n'a jamais, que je sache, défendu l'étude de la Bible, à plus forte raison des *extraits* de la Bible, dans les textes originaux ni dans la Vulgate.

2° Les saints Pères ont fortement recommandé cette étude aux *enfants*, et jamais l'Église ne les a blâmés. Il est facile de citer, entre autres, saint Jérôme dans ses lettres, saint Basile dans ses règles, saint Augustin dans ses sermons, etc.

3° Cassiodore lui donne une large place dans son plan d'études, si populaire au moyen âge.

(1) *Lettres à Mgr d'Orl.*, p. 33, etc. — Sur les autres causes auxquelles on attribue la décadence de l'Europe, telles que la Réforme, la philosophie, la liberté de la presse, etc., voir la Dissertation de M. F. Danjou, intitulée : *Du Paganisme dans la société*. Montpellier, 1852.

4° Le concile de Trente *prescrit* formellement l'étude de la Bible dans les colléges ou gymnases ; nulle part il n'a défendu d'en mettre quelques extraits entre les mains des enfants.

5° Dans quelques maisons chrétiennes d'éducation, il est d'usage immémorial de donner comme *classiques* des *selecta* ou différentes parties de l'Écriture sainte, de l'Ancien et du Nouveau Testament, comme l'histoire de Tobie, de Ruth, l'Évangile de saint Luc, les Actes des apôtres, etc. Personne jusqu'ici n'y a vu une infraction aux règles de l'Église.

6° Cette année même, un savant prélat, Mgr l'évêque de Saint-Claude, vient de *prescrire* que, *dans toutes les classes sans exception, et dans une mesure suffisante, on explique des extraits bien faits de l'Écriture.* Voilà pour l'esprit et les règles de l'Église.

Examinons maintenant si je prodigue l'Écriture sainte.

1° En lisant dans le prospectus des classiques chrétiens le nom d'un certain nombre de livres de la Bible, quelques personnes ont pu croire que je donnais, en effet, ces livres entiers : il n'en est rien. Afin d'offrir à l'enfant une connaissance générale de la religion avant notre Seigneur, et de l'initier à l'histoire des Juifs et du monde ancien, je donne *quelques parties* des principaux livres historiques. Ainsi, de l'Ancien Testament, je ne donne *aucun* livre entier.

2° Des autres, je ne donne que des extraits en grec et en latin.

3° Ces extraits, relativement peu considérables, n'entrent pas pour un *septième* dans la bibliothèque classique.

4° Jamais je ne donne le texte seul. Afin de me con-

former plus parfaitement à l'esprit de l'Église, tous les extraits sont accompagnés de notes *authentiques*, approuvées par l'autorité compétente, *pour l'usage des classes.*

5° Chacun peut se convaincre que le soin le plus scrupuleux a été mis à retrancher jusqu'au moindre fait et à la moindre phrase capables de fatiguer l'imagination de l'enfant.

6° Pour le Nouveau Testament, je puis dire que, dans le sens de l'objection, je n'en donne pas *une ligne*. En effet, je donne le *commentaire* de saint Jérôme, de Bède, de saint Ambroise, de saint Augustin, *sur* les Évangiles ; de saint Chrysostôme *sur* les Actes des apôtres. Ceci est tout autre chose que de donner le texte seul ; c'est bien moins le livre sacré, que l'ouvrage du Père, qui forme le classique.

J'ose demander si c'est là prodiguer l'Écriture sainte, et si, me renfermant dans de pareilles limites et m'entourant de semblables précautions, je vais contre les intentions et les règles de l'Église. A moins de vouloir que la plupart des catholiques ne connaissent jamais une ligne du texte sacré, j'oserai même demander s'il est une manière tout à la fois plus sûre et plus respectueuse de les initier à l'étude des livres divins?

XVIII

QUATRIÈME RÉPONSE.

4° « Attaquer le système actuel d'enseignement, c'est attaquer les ordres religieux ; c'est les accuser d'avoir paganisé la jeunesse. »

Il est vraiment pénible de voir qu'on ressasse tou-

jours les mêmes objections, sans tenir aucun compte des réponses qui ont été faites et plusieurs fois répétées. Non, je n'ai attaqué ni accusé aucun ordre religieux. On en trouve dix fois la preuve dans le *Ver rongeur*, p. 25 à 28; dans les *Lettres à Mgr l'évêque d'Orléans*, p. 124 à 131, et 207, etc.

J'ai signalé un système, une méthode d'enseignement que je regarde comme un malheur, et, empruntant les paroles du savant évêque de Langres, j'ai dit avec lui : « Nous ne jugeons et surtout nous ne condamnons personne; nous gémissons sur les égarements de l'esprit humain, et nous croyons sans peine que, si nous avions vécu un siècle plus tôt, nous eussions malheureusement partagé toujours nous-même ceux que nous déplorons. Mais nous voulons, messieurs, vous faire remarquer ce qui s'est passé alors, hélas! et ce *qui se passe encore presque partout*.

« Pendant près de trois cents ans on a dit à la jeunesse étudiante, c'est-à-dire à celle qui devait gouverner la société : Formez votre goût par l'étude des bons modèles; or, les bons modèles grecs et latins sont exclusivement les auteurs païens de Rome et d'Athènes. Quant aux Pères, aux docteurs et à tous les écrivains de l'Église, leur style est défectueux et leur goût altéré : il faut donc bien se garder de se former à leur école... De là, messieurs, qu'est-il arrivé? Ce qui devait arriver nécessairement : c'est d'abord que toute cette jeunesse s'est passionnée pour l'étude des productions du paganisme, et que, de l'*admiration des paroles*, *elle est arrivée à celle des pensées et des actions* (1)...

(1) *Ver rongeur*, p. 252; *Lettres à Mgr d'Orl.*, p. 81, 95, 234.

Voilà ni plus ni moins ce que j'ai dit, et dit *à la suite* de beaucoup d'autres, dont il n'est permis à personne de mettre en doute la reconnaissance et le respect pour les Congrégations enseignantes. Si je suis coupable d'irrévérence envers les ordres religieux, je le suis en bonne compagnie.

XIX

CINQUIÈME RÉPONSE.

5° « Attaquer le système d'enseignement suivi depuis trois siècles, c'est attaquer l'Église elle-même, ou du moins lui manquer gravement de respect. »

1° Jusqu'à la controverse actuelle, personne ne s'en était douté : ni Budée, ni le P. Possevin, ni le P. Grou de la compagnie de Jésus, ni le P. Thomassin, ni Mallebranche, ni tant d'autres catholiques profondément respectueux envers l'Église (1).

2° L'accusation suppose que l'Église a un système, un programme officiel et sacré d'études classiques, et que ce programme est celui que je combats. Or, ni l'un ni l'autre n'est vrai. Si ce programme existait, il serait connu, il serait le même partout, il serait obligatoire. Où est ce programme? Qui l'a vu? Par quel souverain pontife a-t-il été rédigé? Quelle bulle l'a imposé au monde chrétien?

Supposé que l'Église ait un programme, un système officiel et sacré d'études classiques, il reste à voir si c'est celui que je combats. Le système que j'attaque et que je déplore est le système en vertu duquel les nations chré-

(1) *Lettres à Mgr d'Orl.*, p. 9, 15, 93, 121 ; Préf. de la *Bibl. parv.*, t. III ; *Ver Rong.*, ch. XXV, XXVI, etc.

tiennes envoient l'élite de leur jeunesse étudier à peu près exclusivement, pendant huit ou dix ans, à l'école des païens, afin de la former sur leur modèle. J'ai montré qu'un pareil système n'est fondé ni en fait, ni en raison, ni en droit; j'en ai, à l'exemple de bien d'autres, signalé les vices et les dangers. En le faisant, moi et mes glorieux complices, nous n'avons pu attaquer l'Église qu'autant que l'Église aurait approuvé directement ou indirectement un tel système : *Quod est probandum.*

Certes, si l'Église a un système, un programme officiel et sacré d'études classiques, c'est, à coup sûr, celui qu'elle a fait elle-même et promulgué aux conciles de Latran et de Trente (1). L'ai-je jamais attaqué? Tous mes efforts, au contraire, ne tendent-ils pas à ce qu'on s'en rapproche le plus possible?

Qu'en dehors de ce programme et à raison de la difficulté des temps, ou par tel autre motif digne de sa sagesse, l'Église, ainsi que l'a fait saint Charles, ait toléré d'autres programmes, comme elle est, hélas! obligée de tolérer, même à Rome, des choses et des usages plus ou moins conformes à l'esprit du christianisme; que même elle ait donné à quelques-uns d'entre eux un *laisser-passer*, pour autant elle ne les a pas *faits siens*. Autrement, il n'y aurait ni évêque, ni patriarche qui pût y changer un iota; diminuer, par exemple, la place des auteurs païens, augmenter celle des auteurs chrétiens : cependant il existe là-dessus une grande variété. Nul ne pourrait les blâmer; et cependant, nous venons de voir que, depuis longtemps, les personnages les plus respectables l'ont fait, et fait sans scrupule. Acceptables pour un temps,

(1) Conc. Latr., v. sess. IX; Conc. Trid., sess., XVIII, c. XVIII; *Lettres à Mgr d'Orl.*, p. 190 à 195.

pour un pays, l'Église n'a déclaré ces systèmes d'enseignement classique ni irréformables, ni parfaits de tout point, ni bons pour tous les temps et pour tous les lieux. On peut donc les attaquer, en signaler les vices et les dangers, les modifier, les rejeter, comme on attaque chaque jour une opinion *libre*, sans attaquer l'Église ni lui manquer de respect.

3° La preuve qu'on le peut, c'est, comme je viens de le montrer, qu'on l'a toujours fait, fait sans blâme aucun de la part de l'Église. Je ne parle ici ni des Pères des premiers siècles, ni des écrivains du moyen âge qui se sont élevés avec tant de force contre l'étude *classique* des auteurs païens, pourtant moins dangereuse alors, et, à coup sûr, moins répandue qu'elle ne l'est aujourd'hui. Je me borne aux temps postérieurs à la Renaissance. Depuis l'illustre Possevin, plusieurs fois nonce du saint-siége, et ami particulier du pape (1), jusqu'aux évêques et aux catholiques les plus éminents de notre époque en Espagne, en France, en Angleterre (2) : combien d'écrivains chers à l'Église n'a pas révélés la controverse actuelle, qui ont fait sans scrupule ce qu'on me reproche à moi seul, et qui le font encore ! Avant de m'atteindre, les anathèmes lancés contre moi doivent frapper leurs têtes vénérables. Tous sont plus coupables que moi, soit à raison de l'exemple qu'ils m'ont donné, soit à raison de leur nom, soit à raison de l'énergie de leurs paroles.

Mais non ; il n'y a point ici de coupables, et l'Éminent Cardinal de Reims a dit sur cette nouvelle machine de guerre, inventée pour les besoins de la lutte actuelle, des paroles pleines de sens, qui, ayant été ratifiées à Rome,

(1) *Lettres à Mgr d'Orl.*, p. 90 et suiv.
(2) Donoso Cortès, M. de Montalembert, Ambros Philipps, etc.

closent le débat : « La polémique soulevée par M. l'abbé Gaume, à propos des auteurs classiques, encore qu'elle soit importante en elle-même, et parfois trop chaleureuse dans les expressions, ne porte évidemment point sur une question dogmatique, morale ou canonique : en un mot, ce n'est pas une controverse théologique : c'est une matière pédagogique, une affaire de méthode, un système d'éducation, un sujet duquel les évêques peuvent penser diversement sans se compromettre en rien pour ce qui concerne le dépôt de la foi et de la doctrine de l'Église. *J'ai donc été singulièrement étonné de voir des hommes éclairés faire intervenir ici l'infaillibilité de l'Église catholique* (1). »

XX

SUITE DE LA MÊME RÉPONSE.

« Oui, dit-on ; mais vous êtes allé plus loin que tous les autres : vous avez appelé la Renaissance une rupture sacrilége dans l'enseignement catholique. »

Aussi loin qu'il vous plaira ; dès que ni la Renaissance, ni le mode d'enseignement littéraire, introduit par la Renaissance, ne sont l'ouvrage de l'Église (2) ; dès qu'elle ne les a ni consacrés, ni faits siens, il est permis, sans manquer de respect à l'Église, d'en penser et d'en dire ce qu'on voudra ; et, si quelqu'un était blâmable, ce serait celui qui, pour empêcher une discussion libre, ferait intervenir l'infaillibilité de l'Église dans une question qui n'est *ni dogmatique, ni morale, ni canonique*.

(1) *Lettre aux archevêques et évêques de France.*
(2) *Lettres à Mgr d'Orl.*, lettres XXI, XXII, XXIII.

« Vous avez appelé la Renaissance une rupture! »

Est-ce par hasard que la Renaissance serait la *continuation* du moyen âge? Amis et ennemis ne la proclament-ils pas la plus grande révolution des temps modernes? Son nom même n'indique-t-il pas hautement une ère nouvelle (1)?

« Vous l'avez appelée une *rupture* dans l'*enseignement catholique.* »

Cette phrase, devenue l'objet de tant de déclamations, justifie avant tout le mot célèbre : « Avec deux lignes de son écriture, on peut faire pendre le plus honnête homme du monde. » Voici, en effet, le sens très-simple et très-orthodoxe de ces quatre mots, tel qu'il résulte du contexte et de l'ouvrage entier, où il n'est *jamais* question que de l'enseignement *littéraire*. J'ai dit : « Le point capital n'est pas de rendre l'enseignement libre, c'est de le rendre chrétien. Voilà le dernier mot de la lutte, voilà ce qu'il faut entreprendre, ce qu'il faut réaliser à tout prix. Cela veut dire avant tout : Il faut substituer le christianisme au paganisme dans l'éducation. Il est clair que le mot *catholique*, dont je me suis servi, signifie l'enseignement littéraire tel qu'il se pratiquait *universellement*, avant la Renaissance, parmi les nations chrétiennes (2). Ainsi ma phrase signifie, et signifie uniquement, que la Renaissance a rompu avec cet enseignement littéraire pour en introduire un autre, dans lequel prédomine le culte de l'antiquité païenne. Si quelqu'un trouve autre chose dans cette phrase, c'est ce qu'il *veut bien* y mettre, et non ce qu'elle contient.

(1) *Lettres à Mgr d'Orl.*, lettre XII.
(2) *Ver rongeur*, p. 3; *Lettres à Mgr d'Orl.*, p. 81.

XXI

FIN DE LA MÊME RÉPONSE.

« Vous avez qualifié la Renaissance trop sévèrement! »

« Dire que la Réforme est sortie de la Renaissance, ce n'est pas calomnier la Renaissance : c'est seulement reconnaître qu'elle a produit des effets divers *plus ou moins heureux*... L'esprit de la Renaissance est l'*esprit révolutionnaire*... Nous sommes les fils de la Renaissance avant d'être les fils de la Révolution française (1). »

Voilà ce que les écrivains antireligieux disent de la Renaissance, et des catholiques m'accusent de la traiter trop sévèrement ! Au reste, toutes mes paroles sont justifiées (2).

« Mais non; vous avez été plus véhément que personne! »

C'est ce que je n'admets pas. Dans mon jugement sur la Renaissance, mes expressions ont pu quelquefois être plus vives que celles de mes illustres *complices*, mais jamais ma pensée n'a été plus forte, ni même aussi forte que la leur.

Écoutez : « Quelle pensez-vous que doit être la cause qui précipite les hommes dans le gouffre du sensualisme, de l'injustice, du blasphème, de l'impiété, de l'athéisme? C'est, n'en doutez pas, que, dès l'*enfance*, on leur enseigne toutes choses, excepté la piété : c'est que dans les écoles, pépinières des États, on leur *fait lire et étudier tout, excepté les auteurs chrétiens*. Si on y parle

(1) M. Alloury, *Débats*, 30 avril 1852.
(2) *Lettres à Mgr d'Orl.*, lettres x, xi, xii, xiii, xiv

de religion, cet enseignement se mêle à l'*enseignement impur du paganisme, véritable peste de l'âme*. A quoi peut servir, je vous le demande, à vous hommes judicieux et sensés, de verser dans un tonneau un verre de bon vin, et d'y verser en même temps des barils entiers de vinaigre et de vin gâté? En d'autres termes, que signifie un peu de catéchisme par semaine avec l'*enseignement quotidien* des impuretés et des impiétés païennes? Voilà pourtant ce que l'on fait AUJOURD'HUI d'un bout de l'Europe à l'autre (1). »

« Notre éducation est TOUTE PAIENNE. On ne fait guère lire aux enfants, dans les colléges et dans l'enceinte des maisons, que des poëtes, des orateurs et des historiens profanes... Je ne sais quel mélange confus se forme dans leurs têtes des vérités du christianisme et des absurdités de la fable, des vrais miracles de notre religion et des merveilles ridicules racontées par les poëtes, surtout de la *morale de l'Évangile et de la morale humaine et toute sensuelle des païens*... Je ne *doute pas* que la lecture des *anciens*, soit poëtes, soit philosophes, n'ait contribué à former ce *grand nombre d'incrédules* qui ont paru depuis la *Renaissance des lettres*... Ce goût du paganisme contracté dans l'*éducation publique* ou privée se répand ensuite *dans la société*... Nous ne sommes point idolâtres, il est vrai; mais nous ne *sommes chrétiens qu'à l'extérieur* (si même la plupart des gens de lettres le sont aujourd'hui), ET DANS LE FOND NOUS SOMMES DE VRAIS PAIENS, ET PAR L'ESPRIT, ET PAR LE CŒUR, ET PAR LA CONDUITE (2). »

« Nos éducateurs modernes n'ont rien négligé pour

(1) P. Possevin; *Lettres à Mgr d'Orl.*, p. 91.

(2) P. Grou, de la compagnie de Jésus, *Morale tirée de saint Augustin*, t. I, ch. VIII.

nous faire rétrograder de vingt siècles et obliger les peuples chrétiens à reprendre les misérables allures d'une misérable antiquité (1). »

« La Renaissance a été la plus *redoutable* épreuve de l'Église de Dieu depuis son berceau ; c'est une *lèpre* sur tout le corps et sur les parties les plus vitales de l'épouse immaculée de Notre Seigneur Jésus-Christ (2). »

« Je suis convaincu que la Renaissance a fait *plus que la Réforme* pour altérer le sens chrétien dans l'âme de l'Europe moderne (3). »

« Le système païen d'éducation nous a conduits *à l'abîme* où nous sommes, et nous n'en sortirons certainement que par la restauration du système chrétien (4). »

Si vives, si fortes qu'elles soient, vous avouerez sans peine que mes pensées et même mes expressions sur la Renaissance et sur le *système actuel d'enseignement, tel qu'il se pratique depuis trois siècles*, pâlissent devant ce langage tenu par des évêques, des religieux, des prêtres, des catholiques, dont le nom est celui de la science, du génie et du respect le plus filial envers l'Église.

XXII

SIXIÈME RÉPONSE.

6° « Ces idées de réforme sont la *queue* d'un système philosophique naguère condamné par le saint-siége. »

Et la preuve?...

(1) M. Martinet, *de l'Éducation de l'homme*, ch. IV.
(2) Mgr l'év. d'Arras; *Lettres à Mgr d'Orl.*, p. 122, 123.
(3) M. le comte de Montalembert; *Lettres à Mgr d'Orl.*, p. 120.
(4) Donoso Cortès; *Lettres à Mgr d'Orl.*, p. 120.

Je ne sais à qui appartient le mérite d'une invention qui a évidemment pour but unique d'égarer l'opinion du clergé; mais, à coup sûr, aucun motif ne peut justifier un pareil moyen. En jetant cette injure toute gratuite dans le débat, celui qui en est l'auteur a sans doute cru faire une diversion habile; mais sa conscience doit lui dire qu'il a fait une odieuse calomnie.

Le prêtre dont tous les ouvrages n'ont d'autre but que de défendre la religion et de *favoriser le mouvement des esprits vers les idées les plus conformes au vœu du chef de l'Église;* le prêtre qui a été honoré plusieurs fois des encouragements les plus flatteurs du souverain pontife lui-même, ne reconnaît à qui que ce soit le droit de dire qu'il tient à n'importe quels partis ou doctrines censurés par l'Église. A défaut d'autre mérite, il se flatte d'avoir celui de ne le céder à personne par le dévouement filial au Saint-Siége. Mes écrits sur la réforme de l'enseignement partent du même principe que leurs aînés, et tendent au même but. Comme eux, ils sont dès leur naissance soumis au jugement de l'Église, dont la voix sera toujours pour moi ce qu'est, pour un enfant tendrement soumis, la voix de la meilleure des mères.

XXIII

SEPTIÈME RÉPONSE.

7° « Vous êtes au moins un téméraire! »

Celui qui a été appelé *barbare*, *iconoclaste*, *janséniste*, *successeur de Julien l'Apostat*, *disciple d'Omar*, trouve une grande modération de langage dans cette nouvelle qualification; il croit seulement ne pas la mériter plus que les autres.

On vient de le voir, je ne suis ni le seul, ni le premier qui ait blâmé la Renaissance et le mode actuel d'enseignement littéraire. D'autres avant moi, et pour le moins aussi énergiquement que moi, en ont signalé les vices et les dangers. Qui les accuse de témérité ?

Avant d'écrire une seule ligne sur cette question, longtemps méditée, j'ai suivi la première règle de la prudence chrétienne : *Concilium a sapiente perquire.* Si la discrétion ne retenait ma plume, on verrait que sur ce point j'ai fait plus qu'on ne demande ordinairement d'un écrivain catholique. C'est alors, et alors seulement, que je me suis décidé à commencer une lutte dont je ne me suis jamais dissimulé ni les peines ni les fatigues, et cela avec d'autant plus d'abnégation, que le bien produit par cette réforme ne peut se révéler immédiatement d'une manière très-sensible. Jusqu'ici, où est la témérité ?

Ai-je prétendu *imposer* mes idées à qui que ce soit ? Il est vrai, je les développe, je les établis, je les défends de mon mieux ; je cherche à les faire adopter, et cela sans recourir à aucun moyen que l'honneur et la conscience ne puissent avouer. Ou il faut nier à quiconque le droit d'avoir et de publier une opinion sur une matière libre, ou il faut lui reconnaître celui de la défendre et de la faire prévaloir. Est-ce qu'on écrit pour autre chose ?

Du reste, cette accusation de témérité ne m'étonne pas : elle m'avait été prédite. « On vous dira, m'écrivait Mgr l'évêque de Langres, que vous êtes un téméraire et presque un sacrilége... Il y a beaucoup à répondre à ces reproches qui m'ont été faits à moi-même (1). »

(1) Lettre du 5 juillet 1851 ; *Lettres à Mgr d'Orl.*, p. 120.

L'illustre prélat n'est pas même le premier qui en ait été l'objet. Que n'a-t-on pas dit contre ceux qui d'abord travaillèrent à introduire en France la théologie morale de saint Alphonse de Liguori et la liturgie romaine? Ne les a-t-on pas accusés comme moi d'être des novateurs, des téméraires, des esprits chagrins, orgueilleux, qui manquaient de respect aux plus graves personnages et à nos plus saints évêques des deux derniers siècles, qui voulaient régenter l'épiscopat et qui, s'arrogeant une initiative réservée à d'autres, se permettaient de blâmer les bonnes traditions, les saines doctrines reçues parmi nous? N'a-t-on pas écrit des premiers qu'ils conduisaient à la corruption de la morale, comme on m'accuse de conduire à la corruption du goût? Quant aux seconds, j'ignore s'il est une seule accusation portée contre moi qui n'ait été portée contre eux, et, à quelques variantes près, dans les mêmes termes. Or, les trois puissances de ce monde, le temps, la raison et le Saint-Siége, ont fait justice de toutes ces accusations; j'ose espérer qu'il en sera de même de celles qu'on formule contre la réforme de l'enseignement, *qui n'est qu'une autre face de la même question* (1).

XXIV

HUITIÈME RÉPONSE.

8° « Votre thèse est inopportune! »

Et pourquoi? — Elle soulève une vive opposition! — Ma thèse ne serait pas vraie si elle ne rencontrait une

(1) M. le comte de Montalembert; *Lettres à Mgr d'Orl.*, p. 9.

vive opposition. Qu'on eût accueilli sans résistance la Réforme proposée, et j'aurais eu la preuve que le paganisme a fait au monde moins de mal que je ne le dis. Mais, parmi les résistances, les oppositions si vives, si multipliées, qu'elle rencontre, n'en est-il pas un grand nombre qui prouvent d'une manière évidente que j'ai touché une plaie malheureusement trop réelle, et qui nous donnent la mesure de la profondeur du mal? — Une vive opposition! — Connaissez-vous le secret de plaire à tout le monde? Est-ce qu'une réforme tant soit peu importante s'est jamais accomplie sans opposition? Les réformes théologique et liturgique dont je viens de parler n'ont-elles pas soulevé des tempêtes? Dira-t-on pour cela qu'elles étaient inopportunes? Sauf erreur, la meilleure preuve que la réforme classique est opportune, c'est la vive et très-vive opposition qu'elle excite; c'est l'immense retentissement qu'elle a non-seulement en France, mais à l'étranger. A quel signe reconnaît-on qu'une question est opportune, mûre, actuelle, sinon lorsqu'elle s'empare rapidement des esprits, et cela malgré mille raisons qui devaient la faire passer inaperçue? Le bois prend feu quand il est sec.

Cette guerre si vive, si générale, prouve de plus que la question est d'une extrême importance. Tant d'esprits sérieux dans l'Europe entière ne se passionnent pas pour des mots. Guidés par leur infaillible instinct, les impies surtout comprennent toute la portée du débat; ils savent que dans la question de la réforme classique est une question de souveraineté; car l'éducation, c'est l'empire sur les âmes. Voilà pourquoi tous réclament à grands cris le maintien du *statu quo*. D'où leur vient la subite chaleur de zèle qu'ils déploient aujourd'hui en faveur

des études classiques? Au fond, ils ne s'en inquiètent pas plus aujourd'hui qu'ils ne s'en sont jamais soucié : ils craignent seulement que la jeunesse ne devienne *dévote et catholique* (1).

Inopportune! — Et pourquoi? — Elle jette la division dans le clergé et parmi les catholiques. « N'était-ce pas assez, dit-on, d'avoir à lutter contre l'indifférence, l'impiété, le libertinage, qui nous envahissent? Fallait-il venir, par une discussion déplorable, scinder nos forces et les user en luttes intestines? »

Voilà *textuellement* ce que nous avons entendu de nos oreilles, ce que nous avons lu de nos yeux, il y a quelques années à peine, contre ceux qui, attaquant le gallicanisme dans ses manifestations diverses, en morale, en politique, en liturgie, s'efforçaient de faire entrer les Églises de France dans le courant des idées romaines. Que pense le Saint-Siége de ces prétendus inconvénients? Comment a-t-il jugé cette prétendue inopportunité? N'a-t-il pas applaudi sans hésiter à ce mouvement? N'en a-t-il pas félicité les auteurs? N'encourage-t-il pas chaque jour ceux qui le suivent et le propagent?

Grâce à tant d'efforts, soutenus malgré les cris d'alarme et les oppositions de nombreux et puissants adversaires, aujourd'hui le gallicanisme est jugé. Eh bien! il faut que le paganisme le soit; il faut que l'on sache comment son introduction a été une *faute*, comment son règne, dans la société chrétienne, a été un *grave* danger (2). »

Et puis la réforme de l'enseignement est-elle donc étran-

(1) Pensées de M. Lenormant. *Enseign. des Lang.*, 1845, p. 29, 30.

(2) *Lettre de Mgr l'évêque de Langres*, 5 juillet 1851; *Lettres à Mgr d'Orl.*, p. 122.

gère à la guerre que nous avons à soutenir contre le mal? D'où viennent, en grande partie du moins, les maux que nous déplorons? Si la source du fleuve était pure, les eaux seraient-elles empoisonnées? Est-ce que l'éducation, dans laquelle l'enseignement classique tient une place si importante, ne forme pas les générations à son image? Indiquer au médecin la racine du mal, est-ce compromettre le malade? Signaler à une armée le point sur lequel doit se concentrer l'effort du combat, et lui fournir des munitions et des armes pour l'emporter, est-ce affaiblir ou diviser ses forces?

Inopportune! — Et pourquoi? — Elle réjouit les ennemis de la Religion. — Et d'où vient que tous sont déchaînés contre cette thèse? D'où vient que, dans leurs journaux chaque matin, ils m'attaquent et m'injurient? Si quelqu'un ou quelque chose réjouit ici les ennemis de la Religion, ce n'est ni moi ni ma thèse. Mes *catholiques* adversaires peuvent-ils en dire autant? Depuis le commencement de la lutte, les voltairiens de toute nuance n'ont-ils pas applaudi à leurs efforts? ne leur ont-ils pas prêté un constant et zélé concours? Sans doute, la manière dont on a attaqué la thèse est de nature à réjouir nos ennemis : voilà ce qui a rendu la discussion déplorable. Il ne manquerait plus, pour mettre le comble à l'injustice, que de me rendre responsable des torts de mes adversaires et de faire retomber sur moi le jugement que les ennemis de la Religion portent des moyens employés contre moi et contre mes défenseurs.

Inopportune! — Et pourquoi? — Elle est impraticable. — Vingt fois il a été prouvé que rien n'est plus facile à pratiquer; que, sous une forme ou sous une autre, tous la réclament, et que rien n'est plus urgent au triple point

de vue des études, de la foi et de la société (1). Le gouvernement lui-même, par l'organe du conseil supérieur et du ministre de l'instruction, paraît accepter la pensée de la réforme, à laquelle déjà il donne un commencement d'exécution.

XXV

BUT DE LA THÈSE.

Le but de la thèse est indiqué dans une des phrases précédentes, et peut se formuler ainsi :

1° Sauver la littérature latine et grecque *prête à s'éteindre* parmi nous, et que l'élément littéraire chrétien, largement introduit, peut seul conserver et restaurer, surtout aujourd'hui, avec le nouveau plan qui tend à faire prédominer les études scientifiques sur les études classiques ;

2° Sauver la religion parmi nous, en trempant plus fortement que jamais les jeunes générations destinées à la perpétuer au milieu des formidables épreuves du présent et de l'avenir ; générations pour lesquelles l'éducation publique doit presque tout faire, attendu que, en général, sorties de familles peu chrétiennes, elles sont destinées à vivre dans un monde qui l'est encore moins ;

3° Sauver la société en substituant, par une éducation profondément et *constamment* chrétienne, le surnaturalisme au naturalisme dans les idées et dans les mœurs : les vrais principes d'ordre, de subordination, de dévouement, de résignation et de vraie liberté, aux principes

(1) *Lettres à Mgr d'Orl.*, p. 127, 129, 221-235, 218 et suiv.; 93. 94, 73 et suiv.; ainsi que les chapitres XIX à XXV du *Ver rongeur*.

contraires, puisés depuis trop longtemps à l'école des sociétés païennes.

Rechercher, accueillir, employer tous les moyens d'atteindre ce but, qui dira que tel n'est pas le devoir le plus impérieux, la nécessité la plus pressante du moment? « Les lettres périssent, la philosophie succombe... Partout on aperçoit des menaces de ruine... On doit se décider à le *comprendre* enfin ou à *périr*... L'Éducation! l'Éducation! voilà le seul remède profond aux maux présents et à venir! voilà le salut possible (1)!... »

Et voilà aussi pourquoi le système d'éducation tel qu'il se pratique depuis longtemps en Europe; système qui a précipité vers leur ruine les lettres et les sociétés, ou, du moins, qui n'a pu prévenir cette formidable décadence, ne m'a point paru essentiellement bon.

Voilà pourquoi je me suis permis de l'attaquer et de demander qu'il soit remplacé par un autre plus en harmonie avec les besoins du présent et les exigences de l'avenir.

Telle est ma thèse; et tel est aussi mon crime.

XXVI

CONCLUSION.

Dans le double intérêt de la vérité et de la charité, je viens de présenter sous son expression la plus simple l'exposé de la question des classiques et de la controverse qu'elle a soulevée On voit combien les objections des adversaires sont faibles; on voit aussi que mes prétentions ne sont pas exorbitantes. Si, dès le début, ma pen-

(1) Paroles de Mgr l'évêque d'Orléans; *Lettres*, p. 236.

sée avait été bien comprise, presque personne, du moins parmi les catholiques, n'eût fait d'opposition ; mais aussi moi et ma thèse nous aurions été enterrés tout vivants, sans même qu'on prît la peine de nous sonner un glas : et les choses seraient demeurées dans le déplorable *statu quo* qui nous tue. La Providence ne l'a point permis. De vifs débats se sont élevés, et la question est devenue européenne. Avec le temps, les esprits se calmeront, la vérité se fera jour, et, d'une manière ou de l'autre, la réforme sera opérée (1). Alors il arrivera ceci : tous diront : Nous avons toujours pensé comme vous, et, si vous ne vous en étiez pas mêlé, la chose eût été faite beaucoup plus tôt et beaucoup mieux.

Et nous répondrons modestement : *Amen!*

(1) Lettre de M. le comte de Montalembert ; *Lettres à Mgr d'Orl.*, p. 9.

J. GAUME.

Paris. — Imprimerie de Simon Raçon et Ce, rue d'Erfurth, 1.